Maroussia Gentet joue Schumann



Paris. Récital Maroussia Gentet, piano. Schumann, mardi 6 janvier 2015, 20h, Goethe Institut. Créée en 1992, la fondation Blüthner-Reinhold veille à perpétuer la pratique des pianos de la firme allemande tout en favorisant la carrière des nouveaux pianistes. Ainsi la saison musicale nouvelle proposée au Goethe Institut de Paris met-elle en avant les tempéraments artistiques les plus prometteurs, ceux déjà captivants et dont le programme proposé à Paris est laissé à leur libre-arbitre. C'est évidemment le cas de la jeune Maroussia Gentet (seule française parmi les 6 artistes sélectionnés par la fondation cette saison). Ancien élève de Géry Moutier au Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Lyon, la jeune instrumentiste enrichit encore son jeu et sa technicité grâce à sa rencontre avec la pianiste russe Rena Shereshevskaya dont elle suit l'enseignement à Paris, à l'Ecole Normale de Musique (diplôme en 2010). Depuis 2012, **Maroussia Gentet** poursuit ses études au CNSMD de Paris en Diplôme d'Artiste Interprète, ce qui lui a donné l'occasion de jouer le Concerto de Schumann en 2012 et d'enregistrer le 2ème Concerto de Prokofiev avec l'orchestre des Lauréats du Conservatoire sous la direction de Philippe Aïche, premier violon solo de l'Orchestre de Paris.



Celle qui se destine aujourd'hui à la pédagogie, n'en oublie pas pour autant la transmission et la pédagogie, tout en offrant à Paris en ce début d'année 2015, un récital attendu entièrement dédié à son compositeur de prédilection, **Robert Schumann**. Temps fort de l'agenda pianistique parisien de janvier 2015, sa lecture des **Davidsbündlertänze** opus 6 dont aucune autre œuvre de Schumann et du romantisme pianistique en général n'atteint la fièvre passionnée, la transe syncopée, entre tendresse nostalgique et fureur énergique. Tout Schumann (Eusébius et Florestan) est concentré dans ce formidable corpus de partitions parmi les justes poétiquement, profondes et échevelées, exigeant de l'interprète une versatilité technicienne continue. Composé en 1837, le cycle fascine par sa suractivité, l'éclatement de la ferveur narcissique où Schumann hégélien, réalise ce « lointain intime », résonance multiple et pluriel d'une conscience aiguë, d'une identité qui tourne autour d'elle-même, se reconstruit et se projette à la fois : passé, présent, futur y fusionnent. Difficile pour le pianiste de préserver la cohérence organique des parties malgré ce tourbillon continu d'affects et de climats… Depuis les années 1830, Schumann écrit pour le piano, son instrument : les œuvres éblouissent littéralement par la pulsion permanente, le feu qui dévore et porte toujours plus loin. Digitalité fluide et mordante, énergie active et mesurée, souffle, murmure, exaltation : l'interprète doit maîtriser son métier pour exprimer la sensibilité panique d'un auteur génial, désespéré / exalté par l'éloignement qui le sépare de son aimée. Clara… Mais l'amour étant le plus fort, il épousera bientôt sa chère et tendre Clara, double dans la vie et dans la musique, après bien des vicissitudes.

Récital Maroussia Gentet
Mardi 6 janvier 2015, 20h
Paris, Goethe Institut



Robert Schumann (1810-1856)

Davidsbündlertänze op 6
Fantaisie op 17

A l'issue du concert, le public est invité à un moment d'échange avec l'artiste.

Tarif plein : 10 €
Tarif réduit : 5 €
Réservation conseillée au 01.44.43.92.30

Goethe Institut
17 Avenue d'Iéna 75116 Paris
Tel. : 01.44.43.92.30
info@paris.goethe.org
www.goethe.de/paris

Infos et réservations :
Visitez le site de l'Institut Goethe à Paris

CD, annonce. La Lucia de

Diana Damrau (début février 2015 chez Erato)



CD, annonce. Diana Damrau chante Lucia di Lammermoor (2 cd Erato à paraître début février 2015). Sur un fond décoratif qui cite l'Ecosse baroque de la fin du XVIIè, – châteaux dans la brume et fontaine hantée (2è tableau du I)-, le drame de Lucia prépare pour la chanteuse qui s'expose un rôle particulièrement éprouvant, qu'elle soit amoureuse enivrée mais inquiète (à la fin du II pour l'échange des anneaux du serment avec son aimé Edgardo), ou surtout détruite et humiliée (fin du II, par le même Edgardo qui assiste impuissant mais haineux aux noces de sa fiancée avec un autre, Arturo). Le III est l'acte de la sublimation des passions : le sacrifice de cette soeur donnée pour sauver l'honneur et la fortune des Ashton par un frère bien peu avenant (Enrico, le baryton méchant), inspire à l'héroïne une scène entre l'horreur et l'inconscience. Lucia qui a tué ce mari récent qu'elle n'aimait pas (Arturo, imposé par son frère) déambule en une scène de folie inoubliable… (2ème tableau du III), avant qu'Edgardo fou de douleur, apprenant la mort de Lucia, se suicide : les amants romantiques à l'opéra n'ont jamais eu d'issue positive.

Entre la jeune femme encore fière et combattive surtout enamourée du II, puis la sacrifiée devenue criminelle et folle dans le second tableau du III, le soprano tendre et intense de Diana Damrau assure idéalement les défis du rôle, l'un des plus difficiles du bel canto préverdien. En plus de la ligne bellinienne de sa scène de folie, il faut aussi ajouter une dose de réalisme plus brutal et direct, propre à Donizetti.

Enregistré sur le vif à Munich en juillet 2013, cette nouvelle version fera date sous la baguette de Jesus López-Cobos : aux côtés de la bouleversante Diana Damrau (si époustouflante l'an dernier dans La Traviata à la Scala de Milan, dans la mise en scène du provocateur rebelle Dmitri Tcherniakov), Ludovic Tézier dans le rôle du frère froid et cynique, et de Joseph Caleja dans celui de l'amant héroïque confirment la haute tenue vocale de cette **nouvelle production annoncée au disque début février 2015**. Critique complète du double cd Lucia di Lammermoor de Donizetti par Diana Damrau dans le mag cd dvd livres de classiquenews, au moment de la sortie du coffret.

Gaetano Donizetti : Lucia di Lammermoor. Diana Damrau (Lucia), Ludovic Tézier (Enrico Ashton), Joseph Calleja (Edgardo Di Ravenswood), David Lee (Lord Arturo Bucklaw), Nicolas Testé (Raimondo Bidebent), Marie Mclaughlin (Alisa) & Andrew Lepri Meyer (Normanno). Munchener Opernorchester. Jesus Lopez-Cobos, direction (enregistrement réalisé en juillet 2013 à Munich). 2cd Erato 2564621901.

CD, coffret. Wiener Philharmoniker : The Orchestral Edition (64 cd DECCA)



CD, coffret. Wiener Philharmoniker : The Orchestral Edition (64 cd DECCA). Depuis 1842, **l'Orchestre Philharmonique de Vienne, le Wiener Philharmoniker,** créé par **Otto Nicolai**, incarne le rêve de tout orchestre : la phalange, véritable mythe musical, enchante le monde par ses qualités interprétatives et surtout une sonorité fluide, voluptueuse, coulante, magistralement onctueuse qui ne cesse de convaincre : chaque Concert du Nouvel retransmis sur toutes les chaînes du monde renouvelle le miracle attendu : on y décèle l'éloquence oxygénée de ses cordes flexibles, la puissance ronde et chaude de ses cuivres (les cors en particulier), la clarté individuelle de son harmonie (bois)… et l'on se dit à chaque concert, voici indiscutablement le meilleur orchestre au monde. Et pourtant depuis l'essor des orchestres sur instruments d'époque, notre perception a changé : timbres petits, délicats caractérisés contre puissance et cohérence lisse voire creuse. Or parmi les phalanges sur instruments modernes, le Wiener Philharmoniker se distingue toujours par son éloquence suprême, majestueuse et raffinée, une élégance superlative (la respiration des cordes, ce matelas sonore transparent et ductile qui s'accorde idéalement à tous les solistes qu'ils soient chanteurs ou instrumentistes…- qui fait le plus souvent les plus grandes expériences au concert comme à l' opéra… Voilà pourquoi l'Orchestre outre ses compétences symphoniques, excelle dans le ballet et donc le programme de musique légère infiniment élégante et subtile qui caractérise essentiellement les valses de Strauss II… Superbement édité, le coffret publié par Decca pour les fêtes de fin d'année ravira tous les passionnés de symphonisme grande classe, dont les années d'enregistrements couvrent au final une période riche en manières personnelles, celles des grands chefs du XXème siècle , des années 1950 aux années 1980: c'est donc une mine, une somme passionnante qui constitue aujourd'hui la

mémoire vive de l'orchestre viennois. Evidemment pas de romantique français, ni même d'impressionisme debussyste ni ravélien… mais un répertoire « viennois » depuis l'après guerre centré sur Haydn, Mozart (Concertos pour piano, clarinette, Symphoies…), Beethoven, quelques Schubert, Bruckner, surtout Brahms… dont les intégrales s'agissant des B (Beethoven, Bruckner, Brahms, constituent les piliers du répertoire).

Pierre Monteux, Herbert von Karajan (dès 1959), Karl Münchinger (1967), Leonard Bernstein (1966), Georg Szell (1964), Hans Schmidt-Isserstedt (1966 et dont le fils fut producteur chez Decca), en particulier Erich Kleiber (programme Beethoven de 1954 et 1955 : le père de Carlos n'a pas usurpé sa réputation); Solti (1958) et Abbado (1969), Böhm (1953), Mehta et Haitink (1982-1984)… Christoph von Dohnanyi dont sont hautement recommandables : le Mandarin merveilleux de Bartok de 1977 couplé avec le Concerto pour piano de Dvorak (Andras Schiff, piano en 1986)… sans omettre Istvan Kertesz dont Decca garde fortuitement la trace des événements de sa disparition brutale à 44 ans en 1973, fixant ses derniers enregistrements (Variations sur un thème de Haydn de Brahms)…

Si l'on analyse le contenu par compositeurs : le classement se précise. Par ordre de compositeurs les plus joué sur la période : Johann Strauss II, Beethoven, Brahms, Bruckner, Mozart, Richard Strauss, Wagner, Mahler puis Schubert, Mendelssohn, Schumann sont représentés pareillement. Sibelius, Tchaikovski, Verdi y font presque figures d'exception.



Parmi les perles de ce coffret exceptionnel : notons la Symphonie n°3 de Brahms couplée avec les Quatre dernier lieder de Richard Strauss (Lisa della Casa par Böhm, 1953), les Symphonies n°4 de Brahms et n°5 de Schubert par Istvan Kertész (1971,1973), les danses hongroises de Brahms couplées avec Till l'espiègle et Mort et transfiguration de Strauss par Fritz Reiner (1956, 1960), Ma Vlast de Smetana par Rafael Kubelik (1958), la Symphonie n°2 de Bruckner (édition Haas, 1872) par Horst Stein (1973), les Symphonies n°4 et 7 de Sibelius (l'hédonisme sonore transfigure le souffle tragique et panthéiste de ces deux sommets symphoniques du XXè) par Lorin Maazel couplées avec Tapiola (1966-1969) ; les Suites de Casse-Noisette, du Lac des cygnes par Karajan (1965), toute la musique du ballet Giselle d'Adam par le même Karajan (1961), le Requiem de Verdi par Solti de 1968 (avec un plateau inimaginable mais qui porte l'estampille Decca : Sutherland, Horne, Pavarotti, Talvela !), évidement la compilation Wagner par le même Solti (1961-1982)… perle des perles les Wesendonck lieder et Kindertotenlieder où Kirsten Flagstad chante et Wagner et Mahler sous la direction de sir Adrian Boult (1956 et 1957)… autres joyaux : la Symphonie n°2 (1962), les extraits des ballets Spartacus et Gayaneh de Khachaturian par le compositeur lui-même (1977) ; l'excellent programme Janacek par Mackerras (Sinfonietta, Taras Bulba, Suite orchestral de la Petite renarde rusée, 1980).

Le rayon Mahler est particulièrement bien documenté et regroupe des gravures légendaires à posséder de toute urgence, – pas d'intégrale des Symphonies or Mahler fut directeur de l'Opéra de Vienne, mais une contribution marquante de ses cycles pour voix et orchestre : Symphonie n°2 Réssurection par

Zubin Mehta (1975 avec Ileana Cotrubas et Christa Ludwig !) ; Das lied von der Erde par Kathleen Ferrier et Julius Patzak sous la baguette de Bruno Walter (1952 : c'est l'une des plus anciennes bandes du coffret : un must évidemment) ; le même Chant de la terre par Bernstein avec un duo masculin à jamais légendaire, d'ampleur et de poésie (Dietrich Fischer-Dieskau et James King sous la direction embrasée ardente de Leonard bernstein, 1966) …
Côté Richard Strauss, les Karajan sont présents (Also sprach Zarathustra (1959, couplé avec les planètes de Holst de 1961) ; mais aussi les lectures d'un proche du compositeur, et par lui validé : Clemens Krauss qui est le coauteur de Capriccio (Don Quixote, Aus Italien de 1953 – Sinfonia Domestica et Le Bourgeois gentilhomme de 1951 et 1962). Ce sont aussi : Ein Heldenleben par Solti, couplé avec les Quatre derniers lieder de Te Kanawa en 1990.

Et le Wiener ne serait pas l'institution qu'il est devenu sans l'effervescence élégantissime des programmes **Johann Strauss II** qui font toujours les délices des Concert du Nouvel An : écoutez ainsi pour vous remettre à la page d'une histoire prestigieuse telle qu'elle s'est écrit entre autre sous la direction de l'excellent Willi Boskovsky (programme Strauss II réunissant des bandes de 1957 à 1973), surtout le Concert du Nouvel An 1979. Pas d'élégance viennoise sans frou frou, sans ivresse nostalgique dont les instrumentistes autrichiens ont le secret comme l'impeccable sens du brio.



Wiener Philhamroniker, The orchestral edition. 64 cd DECCA ; coffret avec livret booklet de 196 pages (textes en anglais, allemand, japonais – pas de français). Soulignons la qualité éditoriale du coffret, en particulier le livret qui accompagne les cd : format à l'italienne, pochettes d'origine toutes reproduites, témoignages des ingénieurs du son et des producteurs DECCA sur l'épopée discographiiue ainsi réalisée

depuis l'après guerre, textes d'introduction sur l'histoire de la collaboration du Wiener Philharmoniker avec Decca depuis le début des années 1950, le plus vaste projet discographique réunissant les deux firmes demeurant le Ring de Wagner par Solti en 1958, premier Ring stéréophonique de l'histoire de l'enregistrement… **CLIC de classiquenews** de novembre 2014.

Illustration : Otto Nicolai, le fondateur du Wiener Philharmoniker en 1843.

Tours. Concert Tchaikovski:6ème Symphonie. OSRCT, JY Osonce, les 15,16 novembre 2014



Tours, concert. Magnard, Tchaikovski : OSRCT, Ossonce, les 15,16 novembre 2014. Pour lancer sa **saison symphonique 2014 – 2015**, l'Opéra de Tours propose pour son premier concert, les 15 et 16 novembre prochains, un programme passionnant couplant Magnard (une spécialité locale défendue depuis de nombreuses années par le chef Jean-Yves Ossonce), Beethoven et surtout **Tchaïkovski** – autre compositeur favori (**6ème Symphonie, « Pathétique »**)… Concert événement. Depuis plusieurs années déjà, les concerts symphoniques à l'Opéra de Tours sont devenus des événements incontournables tant par l'originalité des programmes présentés souvent très ambitieux, et toujours remarquablement

équilibrés, que l'engagement des musiciens en présence, canalisés par la direction vive et affûtée de Jean-Yves Ossonce. Pour son premier concert de la saison symphonique 2014-2015, l'OSRCT, Orchestre symphonique Région Centre Tours propose un programme rugissant, lyrique et pathétique : les facettes expressives des œuvres ainsi enchaînées offrent un panel impressionnant de climats à réussir : **Leonore III** est plus qu'une ouverture ; outre sa parure et sa construction très élaborées qui sont l'aboutissement de plusieurs réécritures de la part de Beethoven : composée en 1806, il s'agit après moult essais, d'un résumé redoutablement efficace du drame qui en prolonge les déclarations multiples : hymne à l'amour souverain, contestation de la tyrannie, sur le ton et dans une étoffe orchestrale des plus raffinés. **LIRE notre présentation complète du concert inaugural de la saison symphonique 2014-2015…**

La 6ème de Tchaikovsky ouvre la saison symphonique de l'Opéra de Tours



Tours,Opéra. Magnard, Tchaikovski : OSRCT, Ossonce, les 15,16 novembre 2014. Depuis plusieurs années déjà, les concerts symphoniques à l'Opéra de Tours sont devenus des événements incontournables tant par l'originalité des programmes présentés souvent très ambitieux, et toujours remarquablement équilibrés, que l'engagement des musiciens en présence, canalisés par la direction vive et affûtée de Jean-Yves Ossonce. Pour son premier concert de la saison symphonique 2014-2015, l'OSRCT, Orchestre symphonique Région Centre Tours propose un programme rugissant, lyrique et pathétique : les

facettes expressives des œuvres ainsi enchaînées offrent un panel impressionnant de climats à réussir : **Leonore III** est plus qu'une ouverture ; outre sa parure et sa construction très élaborées qui sont l'aboutissement de plusieurs réécritures de la part de Beethoven : composée en 1806, il s'agit après moult essais, d'un résumé redoutablement efficace du drame qui en prolonge les déclarations multiples : hymne à l'amour souverain, contestation de la tyrannie, sur le ton et dans une étoffe orchestrale des plus raffinés.

Prolongement des récents concerts donnés par l'Orchestre au cours des trois dernières années (LIRE entre autres notre présentation de la Symphonie n°4 jouée en janvier et février 2012), **la Symphonie ultime de Tchaikovski, Pathétique**, accomplit tout un cycle orchestral d'une rare et exceptionnelle introspection : comme les opus de Mahler, les œuvres de Tchaikovski ont un fort contenu autobiographique. Comme une prémonition de sa mort prochaine, le compositeur russe y peint une série de paysage crépusculaire, marqués par l'anéantissement des forces vitales, Piotr Illyitch, marqué par un terrible secret (celui de son homosexualité) ayant toujours été enclin à la dépression et à la solitude. La richesse et le raffinement de l'orchestration, l'architecture globale de l'opus 74 laissent l'impression d'une traversée sans retour, une plongée âpre et enivrée de l'autre côté du miroir. Entre la première sous la direction de l'auteur (Saint-Pétersbourg le 16 octobre 1893), accueillie froidement (la baguette de Tchaïkovski n'a jamais été très convaincante) et sa reprise sous la direction toute autre de Napravnik, qui apporte le succès, Tchaïkovski s'éteint probablement sous la pression d'un scandale lié à sa vie intime. Suicide ou empoisonnement, nul ne le saura peut-être jamais mais cette 6 ème dite " Pathétique " est davantage, un Requiem symphonique composée dans les affres et les vertiges paniques d'une déroute personnelle. S'y déverse tel un flot éruptif d'une solennité toute martiale et pleine de panache la résistance aussi d'un homme atteint, viscéralement inscrit dans le

désespoir. L'opus 74 est dédié à son neveu Vladimir Davydov, sa bouée de sauvetage dans l'une des périodes les plus tourmentées et difficile de sa vie.

Beethoven : Leonore, ouverture III opus 72c
Magnard : Hymne à la justice opus 14
Tchaikovski : Symphonie n°6 « Pathétique »

Tours, Grand Théâtre Opéra
Samedi 15 novembre – 20h
Dimanche 16 novembre – 17h
Réservez votre place

Découvrir la saison symphonique 2014 – 2015 sur le site de l'Opéra de Tours

Conférence sur le programme du concert des 15 et 16 novembre 2014
Samedi 15 novembre – 19h00
Dimanche 16 novembre – 16h00
Grand Théâtre – Salle Jean Vilar
Entrée gratuite

Tours, Opéra. Concert Tchaikovski:6ème Symphonie.

OSRCT, JY Osonce, les 15,16 novembre 2014



Tours,Opéra. Magnard, Tchaikovski : OSRCT, Ossonce, les 15,16 novembre 2014. Depuis plusieurs années déjà, les concerts symphoniques à l'Opéra de Tours sont devenus des événements incontournables tant par l'originalité des programmes présentés souvent très ambitieux, et toujours remarquablement équilibrés, que l'engagement des musiciens en présence, canalisés par la direction vive et affûtée de Jean-Yves Ossonce. Pour son premier concert de la saison symphonique 2014-2015, l'OSRCT, Orchestre symphonique Région Centre Tours propose un programme rugissant, lyrique et pathétique : les facettes expressives des œuvres ainsi enchaînées offrent un panel impressionnant de climats à réussir : **Leonore III** est plus qu'une ouverture ; outre sa parure et sa construction très élaborées qui sont l'aboutissement de plusieurs réécritures de la part de Beethoven : composée en 1806, il s'agit après moult essais, d'un résumé redoutablement efficace du drame qui en prolonge les déclarations multiples : hymne à l'amour souverain, contestation de la tyrannie, sur le ton et dans une étoffe orchestrale des plus raffinés.

Jean-Yves Ossonce connaît bien Magnard pour en avoir dévoiler le premier la puissante audace d'écriture. A la complexité de la conception répond surtout l'engagement du sujet : en 1902, Magnard écrit son hymne à la justice en

réaction au procès partial du capitaine Dreyfus. C'est devenu une partition emblématique dans l'Hexagone depuis qu'elle fut au lendemain de la seconde guerre, joué par l'Orchestre national de la Radio (actuel Orchestre national de France) poru son premier concert après la Libération.
Prolongement des récents concerts donnés par l'Orchestre au cours des trois dernières années (LIRE entre autres notre présentation de la Symphonie n°4 jouée en janvier et février 2012), **la Symphonie ultime de Tchaikovski, Pathétique**, accomplit tout un cycle orchestral d'une rare et exceptionnelle introspection : comme les opus de Mahler, les œuvres de Tchaikovski ont un fort contenu autobiographique. Comme une prémonition de sa mort prochaine, le compositeur russe y peint une série de paysage crépusculaire, marqués par l'anéantissement des forces vitales, Piotr Illyitch, marqué par un terrible secret (celui de son homosexualité) ayant toujours été enclin à la dépression et à la solitude. La richesse et le raffinement de l'orchestration, l'architecture globale de l'opus 74 laissent l'impression d'une traversée sans retour, une plongée âpre et enivrée de l'autre côté du miroir. Entre la première sous la direction de l'auteur (Saint-Pétersbourg le 16 octobre 1893), accueillie froidement (la baguette de Tchaïkovski n'a jamais été très convaincante) et sa reprise sous la direction toute autre de Napravnik, qui apporte le succès, Tchaïkovski s'éteint probablement sous la pression d'un scandale lié à sa vie intime. Suicide ou empoisonnement, nul ne le saura peut-être jamais mais cette 6 ème dite " Pathétique " est davantage, un Requiem symphonique composée dans les affres et les vertiges paniques d'une déroute personnelle. S'y déverse tel un flot éruptif d'une solennité toute martiale et pleine de panache la résistance aussi d'un homme atteint, viscéralement inscrit dans le désespoir. L'opus 74 est dédié à son neveu Vladimir Davydov, sa bouée de sauvetage dans l'une des périodes les plus tourmentées et difficile de sa vie.

Beethoven : Leonore, ouverture III opus 72c
Magnard : Hymne à la justice opus 14
Tchaikovski : Symphonie n°6 « Pathétique »

Tours, Grand Théâtre Opéra
Samedi 15 novembre – 20h
Dimanche 16 novembre – 17h
Réservez votre place

Découvrir la saison symphonique 2014 – 2015 sur le site de l'Opéra de Tours

Conférence sur le programme du concert des 15 et 16 novembre 2014
Samedi 15 novembre – 19h00
Dimanche 16 novembre – 16h00
Grand Théâtre – Salle Jean Vilar
Entrée gratuite

LIRE aussi le notre dossier **portrait de Piotr Illyitch Tchaïkovski**

Découvrir une œuvre : Le Beau Danube Bleu



Arte. Le Beau Danube Bleu de Johann Strauss II, 2 novembre 2014. Le Beau Danube bleu composé en 1867 par Johann Strauss II (1825 – 1899) clôt chaque année le concert du Nouvel An à Vienne : apothéose de la grand messe médiatique la plus regardée au monde sur les télés du monde entier. La nostalgie élégantissime du Viennois génial cultive toujours ce parfum irrésistible entre tendresse exquise, enivrement rythmique, raffinement instrumental et bien sûr, séduction mélodique… Retour sur la genèse d'une valse au succès planétaire ainsi que les circonstances qui l'ont rendue célèbre. « *Un message d'espoir, d'amitié et de paix* », c'est ainsi que Johann Strauss venant jouer sa musique à Paris, tout juste baptisée « Ville Lumière », résuma à l'Empereur Napoléon III l'esprit qui animait sa valse Le Beau Danube bleu. Car en génie poétique accompli, Johann Strauss sait exprimer l'irrésistible flux liquide de son sujet, le souffle et la magie d'une partition très inspirée tout au long de son développement musical.

Au-delà de son succès musical, Le Beau Danube entre de plein pied dans l'Histoire. Après la défaite de l'Autriche à Könitzgratz en 1866 face à la puissance montante de la nouvelle Allemagne d'Otto Von Bismarck, le Beau Danube Bleu contribue à la consolation des Viennois avant d'accompagner les premiers pas diplomatiques entre la France de Napoléon III et l'Autriche de François-Joseph de Habsbourg. Devenu symbole de paix, ce chef d'oeuvre accompagna pourtant le Vieux-Continent dans ses déchirements, de la guerre franco-allemande en 1870 jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.



Le film évoque tout autant la vie de son compositeur, Johann Strauss fils, génie musical viennois qui fut au 19ème siècle, avec son père et ses frères (Josef, Eduard), à la tête d'une véritable industrie musicale. La rivalité entre le père Johann Strauss I et son fils Johann Strauss II est l'un des fils conducteurs du film, illustrée notamment grâce à des extraits du « Chant du Danube », premier film parlant réalisé par Alfred Hitchcock en 1934.

Johann Strauss fut le seul à faire de ses valses des oeuvres musicales symphoniques sur lesquelles les viennois, très friands de bals, ne cessèrent de danser, de s'abandonner, de s'enivrer par leur propre proclamation culturelle : la valse de Strauss étant pour Vienne, ce que serait l'accordéon pour Paris : une image peut-être caricaturale mais juste. Polkas, valses, marches… font de Strauss aujourd'hui, par le raffinement de l'orchestration et le génie de mélodies ce « roi de la valse » qui rendait jaloux jusqu'à Offenbach. Son opéra La Chauve souris, « Die Fledermaus » reste un pilier du répertoire : critique sociale et aussi comédie déjantée d'une force de séduction inégalée. De facto, en cultivant ses dons pour les danse, Johann Strauss II participa involontairement à l'une des premières révolutions sexuelles en Europe grâce au contact prolongé des corps qu'impose sa chorégraphie destinée au couple.

Intervenants

Franz-Welser-Möst, Chef d'orchestre, directeur musical de l'opéra de Vienne et de Cleveland,

Christophe Wagner-Treikwitz, historien, musicologue et spécialiste de la valse

Christine Mondon, historienne, spécialiste de Vienne.

Patrick Souillot Chef d'orchestre & directeur musical de l'orchestre symphonique universitaire de Grenoble.

Arte. Le Beau Danube Bleu de Johann Strauss II, dimanche 2 novembre 2014. Documentaire. Découvrir une œuvre : le beau Danube bleu (An der schönen blauen Donau), op. 314. Réalisation : Pierre-Henri Salfati /Production : La Compagnie des Phares et Balises , ARTE France.

Paris, Palais Garnier : exposition Rameau et la scène



Paris, Palais Garnier : exposition Rameau et la scène, 16 décembre 2014 – 8 mars 2015. La Bibliothèque nationale de France célèbre le 250 ème anniversaire de la mort de Jean-Philippe Rameau (1683-1764), théoricien de l'harmonie, génial compositeur pour le clavecin, l'église, l'opéra. L'exposition présentée à la Bibliothèque-musée de l'Opéra dans lenceinte du Palais Garniet à Paris, met en lumière l'œuvre lyrique de Rameau, rendant ainsi hommage à celui qui fut, pendant trente ans, de 1733 (création de son premier opéra scandaleux : Hippolyte et Aricie) jusqu'à 1764 (Les Boréades dont il dirige les répétitions avant de mourir), l'une des personnalités musicales et intellectuelles les plus célébrées en France au siècle des Lumières, soit sous le règne de Louis XV. **VOIR notre reportage vidéo dédié à l'exposition Rameau et la scène au Palais Garnier à Paris**



Après quarante ans comme maître organiste en province, **Jean-Philippe Rameau (1683 -1764)** part à la conquête de Paris où il s'impose, tant par sa réflexion théorique que par son génie musical qu'il consacre désormais à l'opéra à partir d'Hippolyte. De 1733 à son décès, en1764, il compose une vingtaine d'œuvres scéniques destinées à la Cour de Versailles (ses oeuvres sont alors créées au théâtre du Manège) comme à l'Académie royale de musique, communément appelée Opéra. Il explore tous les genres (la tragédie lyrique, l'opéra-ballet, l'acte de ballet,la pastorale héroïque, et même réinvente la comédie lyrique avec l'un de des chefs d'oeuvre : Platée de 1745…), orchestre ses œuvres avec hardiesse et acquiert une renommée jamais démentie.Grâce aux traces laissées par les représentations, de la création d'Hippolyte et Aricie en 1733 à la dernière reprise de cet opéra au Palais Garnier en 2012, l'exposition confronte, côté coulisses et côté scène, la fabrication d'un spectacle au XVIIIe siècle et les redécouvertes, depuis le début du XXe siècle, des chefs-

d’œuvre que Rameau destine à la scène.

De l’écriture à la représentation. L’exposition présente les manuscrits autographes, les épreuves corrigées, les sources imprimées ou gravées conservés à la BnF, permettant de revenir sur la genèse et la diffusion des œuvres du compositeur comme sur sa collaboration avec ses différents librettistes (Pellegrin, Voltaire, surtout le génial Cahusac…). De rares maquettes de décors détenues par le Centre des monuments nationaux et des dessins de décors et de costumes sélectionnés parmi les collections iconographiques de la Bibliothèque-musée de l’Opéra laissent imaginer le faste des mises en scène de l’Opéra et des théâtres de cour. Car le spectaculaire, le merveilleux comme le fantastique infernal sont des composantes ordinaires de l’opéra français sous Louis XV.

Les interprètes, vedettes du chant (le ténor légendaire Jélyotte, créateur entre autres du rôle délirant travesti de Platée, Marie Fel…) ou de la danse (La Camargo. ..) sont présentés au travers de portraits soigneusement peints ou rapidement croqués. Enfin, des vues de spectacles et quelques pièces d’archives comme les billets ou affiches permettent d’évoquer un public qui s’habitue peu à peu à la modernité d’écriture du compositeur.



Du « Purgatoire » à la lumière. L'exposition s'attache également à montrer comment Rameau est sorti du purgatoire dans lequel on l'avait remisé depuis le début du XIXe siècle, grâce à la publication complète de son œuvre par les éditions Durand, sous la direction du compositeur Camille Saint-Saëns, grâce aussi, à partir des années 1970, à la « vague baroque » qui a donné un nouveau souffle à l'étude et à l'interprétation de la musique ancienne. En cherchant à jouer sur instruments anciens quitte à refondre une pratique adaptée totalement nouvelle, les réformateurs du classique, convaincus par l'esthétique baroque ont renouvelé l'engouement pour l'opéra des XVIIè et XVIIIè siècles dont le théâtre de Rameau : le plus exigeant, le plus saisissant. Ce sont les chefs-d'œuvre repris à l'Opéra de Paris aux XXe et XXIe siècles qui structurent cette évocation : Hippolyte et Aricie (productions de 1908, 1985, 1996 et 2012), Castor et Pollux (1918), Les Indes galantes (1952), Platée (1977 et 1999), Dardanus (1980) et Les Boréades (2003). Partitions, livrets, dessins, maquettes, tableaux, costumes, photographies montrent à quel point ces différentes reprises reflètent des choix esthétiques et des convictions riches et variées. Les documents sélectionnés exposés témoignent aussi des moyens de plus en plus perfectionnés utilisés par la mise en scène, soit dans la lignée de la reconstitution historique soit dans celle de l'innovation la plus audacieuse, mais qui tous servent et magnifient la musique de Rameau. (Illustration ci-dessus **couverture du catalogue de l'exposition « Rameau et la scène »**, Par Mathias Auclair et Elizabeth Giuliani, 216 pages, 143 illustrations, 39 euros. Éditions de la BnF).

Exposition : Rameau et la scène
16 décembre 2014 – 8 mars 2015
Bibliothèque-musée de l'Opéra, Palais Garnier place de l'Opéra, Paris 9e
Tous les jours 10h > 17h. Sauf le 1er janvier 2015. Entrée : 10 euros , Tarif réduit : 6 euros (avec la visite du théâtre)

Commissariat : Mathias Auclair, conservateur en chef à la Bibliothèque- musée de l'Opéra, BnF ; Elizabeth Giuliani, conservateur général, directeur du département de la Musique, BnF.

Publication du catalogue : « Rameau et la scène ». Par Mathias Auclair et Elizabeth Giuliani, 216 pages, 143 illustrations, 39 euros. Éditions de la BnF.

L'exposition répare un vide criant voire impardonnable : aucun opéra de Rameau ni opéra ballet ni tragédie lyrique à l'affiche de Garnier ou de Bastille pour l'année des 250 ans de l'immense Jean-Philippe Rameau. Un comble quand même…

Paris, TCE, le 31 octobre 2014. Milos, guitare. Rodrigo: Concerto d'Aranjuez



Paris, TCE, le 31 octobre 2014. Milos, guitare. Rodrigo: Concerto d'Aranjuez. Fin de mois ibérique et romantique pour l'Orchestre de chambre de Paris qui sous le titre d'un programme intitulé « soirée à Madrid » invite le guitariste Milos dans un classique du répertoire symphonique pour guitare, le célébrissime concerto d'Aranjuez de Rodrigo, composé en 1939 au cours de la dernière année de son séjour à Paris et pendant la Guerre civile.

Programme espagnol. Surnommé le « Mozart espagnol », Juan Crisóstomo de Arriaga compose son unique opéra, Los esclavos felices, à l'âge de 15 ans… Précoce, le musicien meurt à 20 ans. Il incarne un style virtuose, parfois fulgurant au diapason d'une vie fauchée avant l'âge mûr. Tout comme Arriaga, Manuel de Falla, un siècle plus tard, étudie à Paris. D'une saveur piquante, Le Magistrat et la Meunière est une première ébauche qui deviendra par la suite Le Tricorne ; c'est un mimodrame, rarement donné comme ce soir dans la version originale, pour petit ensemble. Il en va différemment du Concerto d'Aranjuez, la pièce la plus célèbre de Joaquin Rodrigo (1901-1999), interprétée par le guitariste né en 1983 au Montenegro, Miloš Karadaglić ou tout simplement « Milos », son nom de scène désormais : ses références aux danses populaires (en particulier dans le finale – Allegro gentile-, la danse de cour associées aux rythmes ternaires…) tentent d'effacer les horreurs de la guerre civile qui déchire alors l'Espagne.

Un nouveau poète de la guitare : Milos



Milos a depuis son enfance une affection particulière pour le folklore et le spleen ibérique : à 8 ans, il a un choc en écoutant Asturias d'Albéniz (par Segovia) que lui fait découvrir son père. Elève à Londres (Royal Academy of Music) de Michael Lewin, l'adolescent Milos apprend son métier en écoutant aussi le guitariste classique Julian Bream. Le jeune Milos adapte pour la guitare plusieurs pièces de Granados, originellement écrites pour le piano. ll s'agit d'élargir le répertoire comme approfondir la musique espagnole. Dans son premier album discographique édité chez Deutsche Grammophon « Mediterraneo » (juin 2011), Milos enregistre le cœur du répertoire espagnol romantique : autour d'Albeniz, Granados, Tárrega, mais aussi Carlo Domeniconi… Récemment Milos a travaillé avec le compositeur Andrew Lloyd Weber pour le thème principal de la comédie musicale « Theme from Stephen Ward »… En multipliant les rencontres et les formes musicales, le guitariste enrichit une expérience déjà riche dans l'univers de la guitare classique. Le Monténégrin veut rendre accessible la guitare au plus grand nombre : son charme et sa constance relèvent aujourd'hui ce défi. Milos connaît d'autant mieux le Concerto d'Aranjuez de Rodrigo qu'il l'a enregistré (avec d'autres pièces du compositeur dont Invocación y danza, Fantasia para un gentilhombre…) sous la direction de Yannick Nézet Séguin.

Le concerto d'Aranjuez de Rodrigo écrit à Paris alors que l'Espagne s'entredéchire pendant la Guerre Civile (1939) est le premier de ses 5 Concertos pour guitare. On y relève

l'influence des maîtres anciens Domenico Scarlatti, Padre Soler. Le titre renvoie au jardins (enchanteurs) du palais royal d'Aranjuez, édifié pour Felipe II. C'est une partition panthéiste, un hymne au miracle de la nature où s'expriment directement les merveilles du jardin célébré : chant des oiseaux, ruissellement des fontaines multiples, jusqu'au parfum des magnolias en fleurs… un Eden terrestre en temps de guerre. Au temps de la barbarie, le compositeur affirme a contrario le miracle atemporel et éblouissant des fleurs et des oiseaux… Le second mouvement (Adagio où dialoguent la guitare avec les bois et les cuivres : cor anglais, basson, hautbois, cor d'harmonie…), le plus introspectif, entre sérénité et tristesse pudique n'est pas inspiré des victimes du bombardement de Guernica survenu en 1937 (comme on le dit très souvent), mais de la lune de miel du compositeur avec sa femme Victoria.

Soirée à Madrid
Paris, vendredi 31 octobre 2014
Théâtre des Champs-Eysées, 20h

Orchestre de chambre de Paris
Roberto Forés Veses, direction
Miloš Karadaglić, guitare

Programme

Arriaga : Les Esclaves heureux, ouverture
Rodrigo : Concerto d'Aranjuez, pour guitare et orchestre
De Falla : Le Magistrat et la Meunière

Rappel : critique du cd Latino de Milos par Elvire James, juin 2012

Milos, le nouveau poète guitariste. En roi du tango et des mélodies populaires les plus nobles qui parlent au coeur immédiatement, Carlos Gardel dont Por una cabeza écrit en 1935, l'année de sa mort, paraît ici d'une suavité souveraine, légère, badine à laquelle Milos apporte une distinction

pudique. Même entrain pour cet autre tango très connu, La Cumparsita de l'uruguayen Gerardo Matos Rodriguez, composée en 1917: Milos souligne avec un sens des nuances personnel, le déséquilibre et les vertiges d'un air ciselé entre nostalgie et tendresse… LIRE la critique complète du cd Latino par Milos (Villa-Lobos, Piazzolla, Gardel, …)

LIRE aussi la critique du cd Mediterraneo par Milos (Albeniz, Tarreaga, Granados…)

Photos : veste en cuir © L Borges

CD, coffret. Rachmaninov : the complete works, integrale (32 cd Decca)



CD, coffret. Rachmaninov : the complete works, integrale (32 cd Decca). **Serge Rachmaninov (1873-1943)** a longtemps souffert d'un surplus de pathos mièvre et sirupeux que bon nombre de ses interprètes au disque comme au concert semblent vouloir toujours et encore nous asséner… en toute méconnaissance profonde de sa personnalité comme de sa sensibilité. Quand certains aiment souligner avec force effets de poignets au clavier ou à

la direction, ce romantisme classicisant, sentimental et outrageusement pathétique, d'autres comme **Vladimir Ashkenazy** ont cultivé, comme pianiste et comme chef, une voie médiane, plus délicate, mais plus juste défendant un Rachma, définitivement et essentiellement pudique, élégant, d'une mesure suggestive, spécifiquement allusive (en rien démonstrative).

Tel peut-être l'enseignement de ce coffret somptueux et finalement récapitulatif qu'édite Decca, comme un hommage à l'affinité de l'interprète pour un compositeur qu'il a servi avec une indéfectible énergie, défendant avec la même ardeur, l'éclat lunaire, voire mélancolique et même saturnien d'un compositeur russe aussi méconnu que peuvent être mieux servis à l'inverse, ses contemporains, les modernes Stravinsky et Prokofiev.



Les 32 cd de cette intégrale impressionnante par sa cohérence artistique et sa grande unité esthétique offre une palette complète, le legs d'une recherche interprétative qui dans le cas de **Vladimir Ashkenazy** remonte à 40 ans, les premiers enregistrements au piano datant du milieu des années 1970 (1975 pour le premier cd : les 24 Préludes, enregistrés entre 1974 et 1975) et les plus récents remontant à 2012 (cd 8 comprenant Morceaux de salon opus 10, 3 Nocturnes, 4 Pièces opus 1). Aux côtés d'Ashkenazy, le coffret présente également des alternatives complémentaires fameuses : ainsi dans le CD3, les variations sur un thème de Chopin par Jorge Bolet (1986), ou la Sonate n°1 en ré mineur opus 28 par Alexis Weissenberg (1987), … également entre autres, la complicité devenue légendaire à deux pianos d'Argerich et Freire dans la transcription des Danses Symphoniques opus 45 (2009).

Simultanément à ses enregistrement des œuvres pour piano seul (septembre 1974), Ashkenazy enregistre les mélodies avec Elisabeth Sodeström, soit un cycle de 3 cd éblouissants, d'une profondeur et d'une sincérité intactes, réalisés jusqu'en 1980.

Mais les premiers enregistrements réalisés par Ashkenazy chez Decca concerne les Concertos pour piano mis en boîte dès le début des années 1970 : ainsi le n°1 (1970) comme soliste avec le London Symphony Orchestra sous la direction d'André Prévin, puis l'année suivante, en 1971, les n°2,3 et 4. Le coffret comprend aussi les versions originales des n°1 et 4 enregistrées par Ashkenazy chef d'orchestre (soliste : Alexander Ghindin) avec le Philharmonique d'Helsinki en mars 2001.

Les pages symphoniques suivent l'enregistrement des Concertos pour piano ; Ashkenazy enregistrant les Symphonies 1 et 3 dans les années 1980. Et aussi la Symphonie Jeunesse de 1891 en 1983 avec le Concertgebouw Orchestra. Complétant le volet strictement symphonique, la Symphonie n°2 (opus 27) est ici celle dirigée par Edo de Waart, enregistrée dès mai 1973. Parmi les fresques orchestrales, les plus réussies citons les Danses Symphoniques opus 45 (1983), surtout les sublimes Cloches – Kolokola opus 35 d'après Edgar Allan Poe (1984) enregistré avec le même Concertgebouw Orchestra.



Les 4 opéras de Rachmaninov. Les raretés du coffret concernent surtout **les opéras de Rachmaninov,** au symphonisme flamboyant dont on ne comprend pas bien pourquoi ils ne sont pas plus souvent joués car leur dramatisme intense y est souvent conjugué à un développement condensé, très efficace ; ainsi : **Aleko** (1892, composé par l'étudiant du Conservatoire de Moscou, déjà admiré par Tchaikovski), **Le chevalier ladre** opus 24 (1904, inspiré comme *Aleko* de Pouchkine) dont l'ouverture saisit immédiatement par le sens de la couleur, le climat de malédiction sombre auquel répond des éclairs scintillants d'espoir (c'est un huit clos entre un père fortuné mais pingre et son fils)…, surtout l'exceptionnel **Francesca da Rimini** opus 25 (1905) sur le livret de Modeste Tchaikovski, aux poudroiements crépusculaires … les 3 ouvrages sont enregistrés de façon très convaincantes par **Neeme Järvi à l'été 1996.** On comprend Tchaïkovski découvrant à Moscou le feu dramatique du jeune Rachma alors étudiant précoce de seulemnt 19 ans… S'il n'avait été séduit par d'autres formes, en particulier celles dérivées du piano dont il était virtuose, Rachmaninov se révèle passionnant dramaturge. L'opéra, plus développé dans son œuvre, aurait probablement atteint le même essor que celui de Piotr Illyitch… le compositeur sait en quelques mesures faire surgir le tréfonds des âmes éprouvées, exprimer tous les enjeux dramatiques de la situation : n'écoutez que le monologue du baron avare, si dur envers son fils Albert (l'introduction orchestrale égale La Dame de Pique de Tchaïkovski), longue tirade tourmenté à l'écriture précise et souterraine qui au départ était destiné à l'immense Chaliapine… Rachmaninov s'y montre parfait assimilateur du Wagner de Bayreuth, un modèle qui lui inspire une orchestration riche et transparente. C'est pourquoi les 4 opéras ici regroupés sont de première importance et d'un

plaisir inouï. Le feu très articulé de Järvi toujours soucieux de lisibilité y compris dans les scènes avec choeur, se révèle passionnant d'autant qu'il réunit une distribution luxueuse comptant entre autres : le légendaire et passionné Sergei Larin dans le rôle d'Albert fils du baron avare, l'incandescent et phénoménal Sergei Leiferkus, Maria Gulhina (leur duo dans la dernière partie de Francesca est captivant-) … ; même découverte fructueuse avec **Monna Vanna**, scène 1,2 3 de l'acte I (1907 : dans l'enregistrement réalisé en 1991 par Igor Buketoff, direction qui en proposait alors à la demande des descendants, la première restitution du seul premier acte : en anglais, la distribution n'a pas l'assise ni l'unité dramatique des Järvi ; seul Sherrill Milnes en Guido convainc).

Les fleurons de la musique de chambre ne sont pas écartés (intégrale oblige) : les 2 trios élégiaques par le Beaux Arts Trio (1986) ni les Quatuors à cordes n°1 et n°2 (Goldner string Quartet, 2009)… Très complet le coffret complète l'apport d'Ashkenazy par la lecture d'autres interprètes tout autant convaincants, c'est le cas pour les Concertos pour piano de Sviastoslav Richter (n°2, 1959), Argerich / Chailly (n°3, 1982), Zoltan Kocsis (n°4, 1982). Mais rien ne vaut au final, l'écoute du compositeur lui-même grand pianiste célébré de son vivant, grâce au cd32 qui réunit les fameux enregistrements de Rachmaninov conservés sur rouleaux Ampico et réalisés entre 1919 et 1929 : le compositeur y joue ses propres oeuvres (Morceaux de fantaisie opus 3, Etudes tableaux opus 39 n°4 et 6…) mais aussi plusieurs transcriptions de son cru d'après Moussorgksi, Rimsky (le vol du bourdon), Kreisler… le dernier cd comprend un entretien audio avec Vladimir Ashkenazy à propors du « vrai Rachamaninov » (en anglais).

CD, coffret. Rachmaninov : the complete works, integrale (32 cd Decca)